

PAR CLAUDE ARNAUD

**A** la fois légendaire et méconnu, le groupe de Bloomsbury (« bourgfleuri ») tire son nom du quartier de Londres où ses membres vivaient. Peintres, économistes ou romanciers, ces Tsiganes du savoir partageaient un don littéraire inné, des mœurs plus qu'ambiguës et une langue de vipère qu'ils dardaient de préférence contre eux-mêmes. S'ils firent preuve d'un relatif passivisme formel à l'ère de dada, la plupart montrèrent une audace sans bornes dans le huitième art – celui de vivre. Virginia Woolf parle de « l'état d'effervescence absurde et merveilleux » qui caractérisait leurs soirées, où ils s'agitaient comme autant de bulles de champagne en pleine bataille de Verdun.

Le groupe fut redécouvert, au sens archéologique, par Michael Holroyd dans l'ouvrage qu'il consacra à Lytton Strachey en 1967. Virginia Woolf et E. M. Forster étaient alors démodés, et le groupe dont Strachey avait été l'antipape et la mascotte, oublié. Ce furent ses survivants qui obligèrent pourtant Holroyd à user de pseudonymes : ils craignaient que l'aveu de leurs mœurs ne nuise à leur réputation, l'amendement Labouchère, qui avait permis d'embastiller Oscar Wilde, restant en vigueur. Ligoté par ces scrupules séniles, Holroyd dut attendre vingt-cinq ans pour paraître son livre.

Le succès de la première édition, toutefois, avait engendré entre-temps une industrie du souvenir bloomsberriste. Ainsi peut-on suivre dans la seconde, aujourd'hui traduite en français, les amours de cette constellation explosive – à condition d'oublier les lois stupides du bon sens. Car les femmes n'acceptent ici de se donner qu'après avoir fait des adieux définitifs à leur fiancé, les hommes préférant habiter avec leur rival plutôt que ne pas revoir leur amant, quand les filles épousent l'ex-petit ami de leur père. Hanté par l'inceste, Bloomsbury donne l'impression d'un lit tourmant de soixante places dans un boulevard

décoré par Laura Ashley ; mais cette ardeur n'empêcha pas le cénacle de renouveler la biographie, de revendiquer des romans sans intrigue et d'introduire l'inconscient au Royaume-Uni.

On trouvera à lire la biographie de Lytton Strachey un double plaisir : celui de découvrir un pays aux mœurs « exotiques » à travers un paresseux de génie. Au physique, Strachey était le fils de Karl Marx et de la Folle de Chaillot, version maigre ; au moral, ce portraitiste de grand style montrait une arrogance intellectuelle parfaitement justifiée. Célèbre du jour au lendemain grâce à des « Éminents victoriens » (1918), qui ridiculisaient les idoles d'un interminable règne, il consacra à l'impératrice des Indes une étonnante biographie, modèle avéré du « Disraeli » de Maurois, qui dévoilait une vie privée très peu... victorienne. Par son cynisme, sa francophilie et ses mœurs, Strachey accéléra ainsi la sortie du placard d'un pays où les femmes se devaient de faire dix enfants et où le mot « pantalon » faisait rougir.

La passion a priori impossible qu'eut pour lui Dora Carrington forme l'épisode le plus extraordinaire de cette vie. Surgi d'un monde où tout est possible, mais où rien précisément ne s'accomplit, leur amour prend rétrospectivement le caractère inexorable d'un mythe. Cette biographie très dense fait mieux que ressusciter ces Tristan et Iseult d'un monde encore puritain : elle dresse le portrait coloré du groupe qui inventa en se jouant le XX<sup>e</sup> siècle anglais. Ceux qui ne s'habituent pas à l'apathie de l'esprit pourraient s'en trouver nostalgiques. ■

« Carrington », de Michael Holroyd, biographie traduite de l'anglais par Guillaume Villeneuve (Flammarion, 481 pages, 150 F).

A lire aussi, de Lytton Strachey : « La reine Victoria », Payot, 1993, et, au Promeneur, « Scènes de conversation », 1991 ; « La douceur de vivre », 1992 ; « Cinq excentriques anglais », 1992 ; et « Emyrtrude et Esmeralda », Flammarion, 1995.



### Michael Holroyd

Michael Holroyd s'est fait connaître avec cette vie de Lytton Strachey, qui lui permit d'obtenir 50 dollars d'avance. Les éditeurs lui en offrirent 1 million pour une biographie en trois volumes de George Bernard Shaw, qui lui prit seize ans. Marié à la romancière Margaret Drabble, il vit dans une maison londonienne, entouré de tableaux de Carrington.



### Virginia Woolf, née Stephen (1882-1941)

Interdite d'université par son père, cette très belle vierge aux pâleurs préraphaélites haïssait « la tyrannie des mâles ». Si la romancière inventa le néoféminisme, la femme consacra sa vie à se venger contre elle-même. La guerre revenue, elle se tua en marchant dans la rivière baignant sa maison.



### James Strachey

Conquis par Vienne lors de sa lune de miel, ce petit frère de Lytton y revint se faire analyser par Freud. Devenu psy lui-même, il traduisit avec sa femme, Alix, l'œuvre du grand Viennois, qui s'en trouve un bien meilleur écrivain qu'ici. Son frère lira Freud, qui encensera à son tour la reine Victoria.



### Dorothy Bussy

Petite sœur de Lytton et de James, elle fut la traductrice, l'amie et, un temps, l'amoureuse d'André Gide. Sans résultat, cette fois : nous sommes en France.



### Leonard Woolf

D'une virilité surprenante, ce socialiste militant maintint par son amour Virginia en vie durant trente ans. Fondateur de la Hogarth Press, il mit ses talents d'organisateur au service du groupe ; pourtant, ce « pennyless jew » avait d'abord laissé perplexé Virginia, qui cousinait avec les ducs de Bedford.



### Duncan Grant

Peintre doué, cousin et amant de Strachey, qu'il quitta pour son meilleur ami, Keynes. Papillon sexuel, il finira par vivre avec Vanessa Bell, la sœur aînée de Virginia. Leur fille épousera David Garnett, dont Strachey avait été le mentor.

Les portraits (photographies ou peintures) du groupe Bloomsbury sont extraits de « Lettres illustrées – Virginia Woolf » paru aux Editions Herscher et de « Bloomsbury Portraits » paru aux Editions Phaidon.